

Mika Waltari

L'Escholier de Dieu

*Traduit par Jean-Pierre Carasso
et Monique Baile*



**Le jardin des Livres
Paris**

Autres livres de Mika Waltari
aux éditions le Jardin des Livres:

Rome
Jésus le Nazaréen
Le serviteur du Prophète
L'Étrusque

« L'Escolier de Dieu »

Titre original : *Mikaël Karvajalka* publié par WSOY, Helsinki

© 2005 The Estate of Mika Waltari

© 2005 -2019 Le jardin des Livres® pour la traduction française

14 rue de Naples, Paris 75008

tel : 01 44 09 08 78

www.lejardindeslivres.fr

Toute reproduction, même partielle par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable. Une copie par Xérogaphie, photographie, support magnétique, électronique ou autre constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1995, sur la protection des droits d'auteur.

INDEX DES PERSONNAGES HISTORIQUES

CHARLES QUINT (1500-1558) Fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle. Héritier en 1516 de la couronne d'Espagne, il est élu en 1519 à la tête du Saint Empire romain germanique contre François 1^{er} le roi de France. La rivalité de ces deux souverains entraînera une longue série de guerres, interrompue à intervalles plus ou moins longs, par des périodes de trêves ou de paix. En Allemagne, Charles Quint eut à lutter contre la Réforme et contre les Turcs du côté de la Hongrie. Il abdiqua en 1555, laissant la couronne impériale à son frère Ferdinand, l'Espagne, les colonies américaines, les Pays-Bas et l'Italie à son fils Philippe II.

CHRISTIAN II DE SUÈDE (1481-1559) Surnommé le Mauvais, roi de Danemark, de Norvège et de Suède. En 1513, il succède à son père sur les trônes de Danemark et de Norvège. Après plusieurs années de guerre, il s'empare de Stockholm et prend la couronne de Suède, mais sa cruauté (« Bain de sang » de Stockholm) provoqua le soulèvement de Gustav Vasa en 1521. Abandonné par l'aristocratie danoise, il se retira en Allemagne en 1523 et fut pris par son successeur Frédéric I^{er} en 1531. Il mourut en captivité.

ÉRASME (Desiderius Erasmus). Rotterdam vers 1467 - Bâle 1536. Humaniste hollandais. Études au couvent des Augustins de Steyn où il fut ordonné prêtre, puis au collège Montaigu à Paris. Précepteur en Angleterre, il se lie

d'amitié avec Thomas More. Entre 1500-1506 : *Les Adages* et le *Manuel du chevalier chrétien*. Entre 1506-1509, séjour en Italie où il apprend le grec. *Éloge de la folie*. Aux Pays-Bas, conseiller un temps du futur Charles Quint. Écrit *Institutio principis christiani*, un *Novum testamentum* et les *Colloques*. En 1521, s'établit à Bâle. *Essai sur le libre arbitre* et *De sarcienda Ecclesiae concordia*. A cherché à concilier l'étude des Anciens et les enseignements de l'Évangile.

FUGGER Famille de banquiers allemands qui débute avec le tisserand Jean vers 1368. Les Fugger connaissent un essor particulier avec Jacob I^{er} Fugger qui étendit son empire commercial sur toute l'Europe occidentale et centrale. Financier des empereurs Maximilien et Charles Quint; ce dernier lui doit, entre autres, son élection et la victoire de Pavie.

FRANÇOIS I^{er} (1494-1547).

LUTHER MARTIN (1483-1546) Réformateur religieux allemand. Famille de paysans. En 1505 maître de philosophie à l'université d'Erfurt. Reçoit la prêtrise en 1507. En 1517 il afficha sur les portes du château de Wittenberg ses 95 thèses où il dénonçait, entre autres choses, la vente des indulgences. Cet acte marqua le début de la Réforme. En 1520, il fut excommunié par le pape Léon X dont il brûla la bulle *Exsurge Domine*. En 1521, il fut mis au ban de l'Empire et son protecteur Frédéric de Saxe le cacha dix mois au château de la Wartburg où il entreprit la traduction en allemand de la Bible. *Contre les prophètes célestes* marqua sa rupture avec Thomas Müntzer et lorsque éclata la révolte des paysans en 1524, il prit le parti des princes. En 1525, il épousa une ancienne nonne, Elisabeth von Bora. A partir de 1526, il se consacra à l'organisation de l'Église réformée et rédigea le *Grand* et le *Petit Catéchisme*.

MÜNTZER THOMAS (1490 ? - 1525) Réformateur religieux allemand. Successivement prédicateur à Zwickau, Wittenberg et Allstedt avant d'être chassé de cha-

cune de ces villes. En 1519, il rencontra Luther, approuva la Réforme mais trouva bientôt la doctrine de Luther insuffisante. A Mülhausen, en Thuringe, il prit le pouvoir avec ses disciples, établit un gouvernement démocratique, noua des relations avec les anabaptistes de Suisse puis parcourut l'Allemagne méridionale en prêchant la révolte. Il fut bientôt à la tête d'une armée de plus de 40.000 paysans mais ses bandes furent écrasées par l'armée des princes à Frankenhausen en 1525. Reconnu et arrêté, il fut torturé et décapité cette même année.

PARACELSE - Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim - (1493 ?-1541) Médecin et alchimiste suisse.

STURE Nom d'une famille suédoise qui a joué un rôle capital dans l'histoire de son pays au XV^e et au XVI^e siècle.

STEN STURE, dit le jeune (1493-1520) Élu régent en 1512, il déposa l'archevêque d'Uppsala, Gustav Trolle, qui appela les Danois à son secours. Il repoussa deux expéditions danoises (victoires de Vaedla en 1517 et de Brannkyrka en 1518) mais blessé à Asunden en 1520, il ne put arrêter la marche victorieuse de Christian II et mourut en regnant Stockholm.

VASA Vieille famille suédoise originaire de l'Upland où elle possédait le domaine de Vasa. Gustav Vasa roi de Suède (1496-1560). Gustav Eriksson combattit les Danois. Livré en otage à Christian II en 1518, il réussit à s'échapper et, après de nombreuses aventures, s'empara de tout le pays et fut élu roi en 1523. A imposé le luthéranisme, favorisé le développement économique de la Suède, réprimé durement les révoltes paysannes et fait de son royaume une grande puissance.

ZWINGLI (1484-1531) Réformateur suisse. Études d'humaniste à Bâle, Berne et Vienne. Prédicateur à Zurich, il attaqua le pape, les lois de l'Église catholique et sa corruption. Il adhéra à la Réforme mais ses positions diffèrent de

celles de Luther. Chef religieux soutenu par ses paroissiens et le Conseil de Zurich, il entreprit deux campagnes contre les cantons catholiques. Mortellement blessé à la deuxième bataille de Cappel, il fut achevé d'un coup d'épée par un officier ennemi, et son cadavre fut écartelé et brûlé par les soldats.

LES PAPES par ordre chronologique

JULES II (1443-1513), pape de 1503 à 1513. Amoureux des arts et guerrier. Allié à Louis XII contre Venise en 1508 puis à Venise contre Louis XII dans la Sainte Ligue où il fit en outre entrer les Suisses, Ferdinand d'Aragon, Henri VIII d'Angleterre et l'empereur Maximilien. Réunit le concile du Latran en 1512 et jeta l'interdit sur la France gouvernée par François I^{er}.

LÉON X (1475-1521), pape de 1513 à 1521. Jean de Médicis, fils de Laurent le Magnifique. Éducation humaniste qui en fit un protecteur des lettres et des arts (Raphaël, Michel-Ange...) En politique, tente comme Jules II de libérer l'Italie et le domaine pontifical. Au point de vue religieux, met fin en 1517 aux conciles du Latran. Excommunie Luther en 1520 par la bulle *Exsurge Domine* que celui-ci brûle à Wittenberg.

ADRIEN VI (1459-1523), pape de 1522 à 1523. Élu pape en 1522 malgré son origine flamande et son humble extraction, grâce à l'appui de Charles Quint. Il essaya sans succès de réformer le Saint-Siège, d'arrêter en Allemagne les progrès de Luther, de réconcilier Charles Quint et François I^{er} et de les unir dans une expédition commune contre les Turcs. Il mourut en considérant son accession au pouvoir suprême comme le plus grand malheur de sa vie.

CLÉMENT VII (1478-1534), pape de 1523 à 1534. Jules de Médicis, fils naturel de Julien de Médicis et neveu de Laurent le Magnifique. Après le sac de Rome (1527) il dut couronner Charles Quint empe-

reur. Sous son pontificat, le luthéranisme progressa considérablement et il vit naître le schisme anglican après son refus d'approuver le divorce d'Henri VIII d'Angleterre.

LES GUERRES D'ITALIE

Ensemble des expéditions et conflits dont l'Italie a été l'enjeu et le plus souvent le théâtre de 1494 à 1559, dont la France, d'une part, et l'Empire avec l'Espagne d'autre part, ont été les acteurs principaux.

1494-1521, première période qui comprend les différents essais de conquête par la France du royaume de Naples et du Milanais. Charles VIII et Louis XII se battent ou s'allient avec le pape Jules II, l'Autriche et Ferdinand d'Aragon.

Victoire française à Marignan (1515) qui donne le Milanais à François le I^{er}.

1521-1529, seconde période qui voit un véritable duel entre François I^{er} et Charles Quint.

Le Français ne peut s'assurer l'alliance d'Henri VIII à l'entrevue du camp du Drap d'Or (1520) ni retenir le connétable de Bourbon. Défaite de Pavie (1525) où François I^{er} est fait prisonnier.

Pillage de Rome en 1527 par le connétable de Bourbon.

En 1529, la trêve de Cambrai laisse la Bourgogne à François I^{er} et l'Italie à l'empereur.

1536-1559, troisième période qui se termine par le traité de Cateau-Cambrésis : la France abandonnait l'Italie qui passait aux mains des Habsbourg. Fin de l'indépendance de l'Italie.

LA GUERRE DES PAYSANS

Révolte générale des paysans allemands (1524-1526) en Souabe, en Thuringe, en Alsace et dans les Alpes autrichiennes. Suscitée par les conditions misérables de vie dans les campagnes, elle trouva son ciment religieux dans la doctrine révolutionnaire des anabaptistes. Luther, après

avoir encouragé le mouvement, s'en détourna et demanda sa répression. Cette guerre fit plus de 100.000 victimes.

FINLANDE

Au XIII^e siècle, la Finlande devint un duché suédois dont l'indépendance et le particularisme se développèrent. A partir du XIV^e siècle, l'assimilation légale à la Suède était quasi complète. Une noblesse suédoise formait les cadres du pays tandis que les villes accueillait nombre d'Allemands. Le XVI^e siècle vit l'apparition de la Réforme sous le règne de Gustav Vasa qui fonda Helsinki (1550) et confisqua les biens ecclésiastiques.

UNION DE KALMAR

Traité d'union entre le Danemark, la Suède et la Norvège signé en 1397 sous l'autorité d'Erik XIII de Poméranie. Chacun des États gardait ses lois et ses institutions propres mais était dominé par un même roi et en cas de guerre étrangère, tous devaient s'allier contre l'ennemi commun. Cette union dura 125 ans. Plusieurs fois rompue, elle fut dissoute en 1523 à la suite de la révolution qui renversa Christian II et apporta au trône de Suède Gustav Vasa.

—J'ai vu d'étranges choses tout au long de ma vie, et je ne saurais donc affirmer que la sorcellerie n'existe pas! Du reste, la preuve la plus solide ne réside-t-elle point dans le fait que le docteur Luther, l'archi-hérétique en personne, partage en cette matière le point de vue du Saint-Père ! Je maintiendrai jusques à mon dernier souffle, dussé-je pour cela finir

sur le bûcher, que les méthodes que pratique la sainte Église sont fausses et pleines d'horreur. En outre, je suis convaincu que l'on taxe souvent de sorcellerie des actes qui ne sont que l'expression du désir qu'éprouve tout être humain à se frayer une voie vers l'Eternité.

LIVRE I

MIKAEL BAST : KARVAJALKA

J'ai vu le jour dans une belle et vaste contrée, une contrée lointaine presque ignorée du monde civilisé, à laquelle les géographes ont donné le nom de Finlande. Les gens du Sud imaginent que cette terre nordique est une terre déserte et inhospitalière, uniquement peuplée de sauvages vêtus de peaux de bêtes et encore esclaves du paganisme et de la superstition. Il ne saurait y avoir idée plus erronée! La Finlande se flatte de posséder deux grandes cités: à l'est la ville fortifiée de Viborg, et au sud Turku, ou Åbo, ma ville natale. En ce qui concerne le paganisme et la superstition, il ne faut point oublier que la Finlande a vécu durant de longs siècles dans le sein de l'Église unique et véritable, même si en ces jours maudits l'on peut avec raison accuser son peuple d'apostasie. Car le pays, converti à la doctrine de Luther sous la férule impitoyable de son roi, le cupide Gustav, est devenu la brebis égarée du troupeau de la Chrétienté; il n'y a guère dès lors à s'étonner que ses fils soient retombés dans la sauvagerie, l'ignorance et le péché. Mais ne devrait-on point en rejeter la faute sur ses mauvais chefs plutôt que sur les malheureux qu'ils gouvernent?

La Finlande est loin d'être un pays pauvre. Ses forêts regorgent de gibier et la pêche au saumon, que l'on pratique tout au long de ses rivières, rapporte de bons bénéfices. La bourgeoisie d'Åbo se consacre activement au commerce maritime et, sur la côte de Bothnie, les chantiers navals sont florissants. Le bois de construction abonde et Åbo exporte, outre le poisson salé, les peaux et les bols habilement travaillés dans le bois, des lingots de fonte en provenance des mines de la région intérieure des lacs. Le négoce du poisson séché et des harengs salés en caques constitue une si riche

source de revenus que le pays ne pourra longtemps se permettre de s'abuser d'une fausse doctrine qui ne tient aucun compte des jours maigres, dont l'observance rigoureuse, selon les ordonnances de la sainte Église catholique, est essentielle à la prospérité d'un grand nombre de nos pieux citoyens.

Si je me suis montré aussi bavard au sujet de mon pays natal, c'est afin que nul n'ignore que je ne suis en rien un barbare.

Lorsque j'étais âgé de six ou sept ans, vers la fin de l'été, l'amiral jyllandais Otto Ruud remonta la rivière pendant la nuit, à l'insu des sentinelles endormies de la forteresse d'Åbo, et déclencha à l'aube une attaque surprise sur la cité. Cet affreux événement eut lieu en l'an de grâce 1509, cinq ans à peine avant la béatification de saint Hemming; j'ai donc probablement vu le jour en 1502 ou 1503.

Il me souvient encore de mon réveil: j'étais couché entre des draps de fine toile de lin, sous une couverture de fourrure, et un grand chien me léchait le visage; quand j'éloignai de moi son museau, l'animal joyeux saisit délicatement ma menotte dans sa gueule comme pour m'inviter à entrer dans le jeu. Beaucoup plus tard, j'ai souvenir d'une femme mince vêtue de gris qui s'approcha de ma couche en m'observant de ses yeux gris et froids; elle vint ensuite m'apporter une soupe. Comme je croyais avoir franchi les portes de la mort, grand fut mon étonnement à constater que cette créature était dépourvue d'ailes.

– Suis-je en paradis? demandai-je avec timidité.

Elle me palpa les mains, la gorge et le front. Sa paume était rêche comme du bois.

– As-tu toujours mal à la tête? s'enquit-elle.

Je portai les mains à mon front et m'avisai qu'il était bandé; puis, lorsque je remuai la tête en signe de négation, ce mouvement déclencha dans ma nuque une douleur aiguë.

– Comment t'appelles-tu? interrogea la femme.

– Mikaël! répondis-je sur-le-champ.

Je connaissais bien ce nom que l'on m'avait donné en baptême en l'honneur du saint archange.

– Qui est ton père?

Je ne pus répondre sur le moment, mais finis par dire:

– Mikaël, le fils du ferblantier. Suis-je au ciel pour de vrai?

– Mange ta soupe! intima-t-elle sèchement avant d'ajouter:

Je vois... tu es l'enfant de Gertrude, la fille de Mikaël...

Elle s'assit au bord du lit et d'un geste plein de douceur passa sa main sur ma nuque endolorie.

– Moi, je suis Pirjo Matsdotter de la famille Karvajalka¹. Tu es ici chez moi et je te soigne depuis plusieurs jours.

Je me souvins alors des Jyllandais et de tout ce qui s'était passé; le nom de la femme me remplit de frayeur au point que je perdis tout appétit pour la soupe.

– Êtes-vous sorcière? demandai-je.

Elle se leva en se signant.

– Ainsi voilà ce que l'on raconte derrière mon dos, n'est-ce pas? dit-elle sur un ton courroucé. Puis, se reprenant, elle ajouta: Mais non, je ne suis pas sorcière! Je suis une femme qui guérit les malades et si Dieu et ses saints ne m'eussent point octroyé ce don de guérir, toi et beaucoup d'autres encore eussiez péri en ces jours de malheurs!

Bien que gêné par mon ingratitude, je ne pouvais lui en demander pardon parce que je savais qu'elle était véritablement la fameuse sorcière d'Åbo, celle de la famille des Karvajalka.

– Où sont les Jyllandais?

Elle me conta alors qu'ils avaient repris la mer quelques jours auparavant, emmenant captifs les prêtres, les bourgmestres, les conseillers et tout ce que la ville comptait de riches citoyens. Åbo n'était plus que misère: les Jyllandais, qui au cours des précédents étés avaient acheté les plus beaux navires de nos bourgeois, venaient à présent de mettre

¹ *Karvajalka* signifie littéralement « jambe poilue ». On croyait au Moyen Age que l'enfant né avec cette marque avait été conçu par un incube (démon mâle) et une femme. Ce nom indique en tout cas une filiation diabolique, d'où la frayeur du jeune Mikaël. (N.d.T.)

à sac jusques à notre cathédrale, s'emparant de ses trésors les plus précieux. J'étais dans la cabane de Pirjo depuis une longue semaine, grièvement blessé et en proie à une forte fièvre.

– Mais comment suis-je arrivé ici? demandai-je encore.

Et, tandis que je la regardais fixement, j'eus soudain l'impression que sa tête devenait celle d'un cheval bonasse; cependant je n'en conçus nulle crainte, car je savais bien que les sorcières peuvent à leur gré changer de forme. Le chien s'approcha en remuant la queue et quand il passa un coup de langue sur ma main, Pirjo reprit son premier aspect. Je n'avais dès lors plus aucun doute au sujet de sa sorcellerie, mais mon cœur, je ne saurais dire pourquoi, était pénétré de confiance en elle.

– Vous avez une tête de cheval ! dis-je d'une petite voix.

Ces paroles la touchèrent, car elle avait cette vanité propre à toutes les femmes même lorsque le charme de leurs jeunes années s'est enfui depuis bien longtemps. Elle poursuivit néanmoins son récit. Elle me raconta comment elle-même avait échappé au massacre en donnant des soins à un capitaine de navire jyllandais qui, dans sa hâte du pillage, avait sauté le premier sur le rivage et s'était foulé la cheville. Trois jours après cet événement, l'un des envahisseurs m'avait apporté chez elle, lui payant trois monnaies d'argent pour qu'elle s'occupât de guérir mes blessures. Sans doute le désir d'expiation ses fautes lui inspira-t-il cet acte charitable; nombre d'envahisseurs, en effet, éprouvaient quelques remords de conscience après le pillage de la cathédrale. A la description qu'elle me fit de cet homme, je reconnus en lui le meurtrier de mes pauvres grands-parents.

Lorsque dame Pirjo eut achevé le récit de mon arrivée dans sa demeure, elle dit en guise de conclusion

– J'ai ôté le sang de ta chemise et tes braies sont pendues dans la buanderie. A présent tu peux t'habiller et partir où bon te semble. Pour moi, j'ai tenu ma parole et les soins que je t'ai prodigués valent bien davantage que trois malheureux thalers!

Il n'y avait rien à répondre, aussi je m'habillai et sortis de la maison. Dame Pirjo ferma la porte, puis s'en fut visiter les malades et les blessés qui n'avaient pas été transportés au monastère ou à la maison du Saint-Esprit parce qu'ils préféreraient, s'ils devaient mourir, rendre l'âme sous leur propre toit. Je m'assis au soleil sur une marche de l'entrée, mes jambes encore flageolantes du fait de ma maladie, et restai là à contempler l'herbe grasse et les plantes étranges que l'été avait fait croître dans le jardin. Le chien vint se coucher près de moi et, parce que je ne savais où aller, je passai mes bras autour de son cou et fondis en larmes amères.

C'est ainsi que dame Pirjo me trouva lorsqu'elle revint à la nuit tombée. Elle se contenta d'abaisser sur moi un regard irrité par-dessus son épaule, avant de pénétrer dans sa demeure. Peu après, elle m'apporta un quignon de pain.

– On a déjà jeté dans la fosse commune les parents de ta défunte mère, en compagnie de tous les malheureux occis par les Jyllandais. La ville entière est sens dessus dessous et nul ne sait par où commencer pour que la situation se rétablisse; cependant les corneilles croassent sur le toit de ta maison.

Voyant que je ne comprenais goutte à ses propos, elle m'expliqua:

– Tu n'as plus de foyer, mon pauvre petit, et tu ne peux avoir droit à l'héritage puisque ta mère n'avait point de mari. Le monastère a pris possession de la maison et des terres y attenantes, d'après une promesse verbale faite par Mikael Mikaelsson et son épouse pour le salut de leur âme.

Il n'y avait là non plus rien à répondre. Plus tard, dame Pirjo revint encore près de moi et me mit trois pièces dans la main.

– Prends ton argent! dit-elle. Qu'il m'en soit tenu compte au jour du Jugement Dernier! C'est par pure pitié et non par souci de profit que je t'ai soigné, mon pauvre enfant... bien que peut-être eût-il mieux valu pour toi être mort! A présent, va-t'en! Pars d'ici!

Je la remerciai de ses bontés, donnai une caresse d'adieu au chien, et serrai les trois monnaies dans le pan de ma chemise. Puis, à grand-peine, je pris le chemin de ma maison. Tout en marchant le long du fleuve, je remarquai que l'on avait enfoncé les portes des riches demeures et dérobé les vitres des fenêtres de l'hôtel de ville. Personne ne prit garde à moi, les femmes des bourgeois étant bien trop affairées à récupérer leurs bêtes affolées que l'on venait de ramener de leurs cachettes au fond des bois; quant aux gens du voisinage, ils se trouvaient occupés à fureter dans les maisons désertes pour sauver tout ce qui pouvait encore servir avant que cela ne se perde ou ne tombe aux mains des voleurs.

Il n'y avait plus rien dans notre cabane lorsque enfin j'en poussai la porte: envolés rouet, seau, casseroles et cuillères en bois! Plus le moindre petit morceau de chiffon dans lequel m'envelopper! Seules, quelques flaques de sang coagulé que le sol durci n'avait pu absorber! Je m'assis sur le banc de pierre et sombrai dans un profond sommeil.

J'en fus tiré tôt le matin par l'arrivée d'un moine tout de noir vêtu qui cependant ne m'inspira nulle crainte, tant son visage rond débordait de sympathie. Il me souhaita la paix du Seigneur, puis me demanda si cette maison m'appartenait. Sur ma réponse affirmative, il dit :

– Réjouis-toi donc, parce que le monastère Saint Olaf vient d'adopter cette résidence, te libérant ainsi de tous les soucis qu'entraîne la possession de biens matériels. Grâce en soient rendues à Dieu qui t'a permis de vivre le temps nécessaire pour voir cet heureux jour! Et sache en outre que je suis envoyé ici afin de débarrasser cette demeure de tous les mauvais esprits qui hantent les lieux témoins de morts violentes.

A ces mots, il se mit en devoir d'arroser le sol, le foyer, les gonds des portes et les volets avec de l'eau bénite et du sel qu'il avait apportés dans des vases, tout en se signant et en récitant en latin de puissantes conjurations. Ensuite, il vint s'asseoir à mes côtés sur le banc où j'avais passé la nuit, et

sortit de sa besace du pain, du fromage et de la viande séchée qu'il m'invita à partager avec lui, affirmant qu'une petite collation était toujours bienvenue après si redoutable oraison.

Ce frugal repas terminé, je lui fis part de mon vif désir de faire célébrer une messe à l'intention des âmes de Mikael Mikaelsson et de son épouse, afin de leur épargner les tourments du purgatoire qui, bien le savais-je, étaient pires que tous ceux que l'on pouvait endurer ici-bas.

– As-tu quelque argent? interrogea le bon moine.

Je dénouai le pan de ma chemise et lui montrai mes trois monnaies d'argent. Son sourire devint encore plus doux.

– Appelle-moi Pierre, dit-il en me caressant la tête. Pierre est mon nom bien que je ne sois point une pierre! N'as-tu rien de plus?

Je fis non de la tête et vis la tristesse envahir son visage car, m'expliqua-t-il, une si petite somme ne suffit point à payer une messe.

– Mais, ajouta-t-il, si nous pouvions persuader saint Henrick – qui lui-même a péri de mort violente par la main d'un meurtrier – si nous pouvions le persuader d'intercéder pour les âmes de ces bonnes gens, nul doute que le pouvoir de cette sainte intercession ne soit bien supérieur à la meilleure des messes!

Je lui demandai alors comment déposer ma requête auprès du saint, mais il hocha du chef.

– Ton humble petite prière suffirait largement pour lui mais... je crains fort qu'elle ne soit emportée comme fêtu de paille dans le torrent de prières qui déferlent en ces jours autour de son trône. Néanmoins, si un homme de prières, un homme véritablement puissant, de ceux qui ont consacré leur vie entière à la pauvreté, la chasteté et l'humilité, prenait l'affaire en main, si, une semaine durant, il priait à chaque heure canonique pour tes défunts grands-parents, saint Henrick prêterait certainement l'oreille à sa requête.

– Mais où pourrais-je trouver un homme de prières aussi puissant?

– Il est ici, devant toi! répondit le père Pierre sur un ton de simple dignité.

Et, tout en disant ces mots, il s'empara des pièces que je tenais dans ma main et les fit prestement glisser dans son gousset.

– Je commencerai les prières dès aujourd'hui à la sixième et à la neuvième heure, et je continuerai aux vêpres et aux complies. Hélas! Je suis loin de jouir d'une santé assez solide pour veiller comme les autres moines, aussi notre bon prier me dispense-t-il des offices nocturnes! Mais tes parents bien-aimés n'en souffriront point: j'augmenterai d'autant le nombre de prières au cours des autres heures.

J'étais loin de saisir tous ses arguments mais il parlait d'une manière si convaincante que, pas un instant, je ne doutai d'avoir mis mon affaire entre les meilleures mains du monde. Et c'est pourquoi je le remerciai en toute humilité. Il retint la porte lorsque nous quittâmes la maison, fit encore maints signes de croix et me donna sa bénédiction. Puis nous nous séparâmes et moi, je m'en retournai vers la cabane de dame Pirjo parce que je ne connaissais point d'autre endroit.

J'avais très peur qu'elle ne se mît en colère en me voyant, car je m'étais aperçu que c'était une femme pleine de sévérité. Je me cachai donc et entrai dans l'étable lorsque la pluie se mit à tomber; les murs étaient couverts de mousse et de touffes d'herbe, des fleurs avaient poussé sur le toit et l'unique occupant de ces lieux était un énorme cochon. Je regardai ses épaules grasses et me pris à envier cet animal qui, lui, avait un toit sur la tête et le boire et le manger assurés. Je m'endormis sur la paille et, lorsqu'en ouvrant l'œil, je sentis le cochon à côté de moi, je ne fis pas un geste et restai ainsi, blotti contre lui, me réchauffant à sa chaleur.

Quand dame Pirjo vint porter un seau de restes à l'animal, elle se montra très courroucée de me trouver

– Ne t'avais-je point dit de t'en aller?

Le cochon me donna un petit coup de groin amical avant de se lever pour manger. Son auge était pleine de cosses de petits pois, de navets coupés en morceaux, de lait et d'avoine. Je demandai timidement la permission de partager son repas avec l'animal s'il voulait bien me le permettre. Ce ne fut point la faim qui me poussa à faire cette demande – j'étais trop triste pour souffrir de la faim! – mais la soupe du cochon me paraissait mille fois plus appétissante que tout ce que j'avais mangé chez nous depuis de longs mois.

– Misérable sans vergogne! Insinuerais-tu par hasard que j'ai des leçons de charité à recevoir de mon cochon, sous prétexte qu'il te réchauffe dans sa bauge et partage sa pâtée avec toi? Ne t'ai-je point donné trois pièces d'argent? Même un homme trouverait à se loger et se nourrir pendant un mois au moins avec une somme pareille! Tu pourrais aussi te faire héberger une année entière par un bourgeois ou un compagnon qui te prendrait comme apprenti si tu l'en priais poliment! Pourquoi n'utilises-tu pas ta fortune?

Je lui répondis qu'ainsi avais-je fait puisque je l'avais donnée au père Pierre afin qu'il priât pour délivrer les âmes de mes grands-parents des tourments du purgatoire. Dame Pirjo s'assit alors sur le seuil de la porcherie, tenant la gamelle d'une main et appuyant sur l'autre son grand menton; elle resta un long moment les yeux fixés sur moi.

– As-tu perdu la tête?

Je répondis que je ne le savais mie, personne ne me l'avait dit jusques ici, mais que depuis que j'avais reçu ma blessure, la vie en effet me semblait tout à fait bizarre et déconcertante.

Dame Pirjo hocha la tête.

– Je pourrais te conduire à la maison du Saint Esprit où l'on t'admettrait peut-être avec les autres infirmes, les aveugles ou les convulsionnaires... Je suis bien sûre qu'à t'écouter parler, ils jugeraient que tu as l'esprit dérangé... Mais si tu pouvais tenir ta langue et te montrer intelligent, peut-être

alors pourrais-je toucher un mot à ton sujet aux compagnons de la guilde de Mikaël le ferblantier, et peut-être arriverais-je à les convaincre d'assurer ton entretien jusques à ce que tu sois assez grand pour subvenir toi-même à tes besoins.

Je la priai de me pardonner ma maladresse, jamais je n'avais eu l'occasion de m'exprimer avec qui que ce soit. Lorsque Mikaël le ferblantier parlait, il fallait que j'écoute en silence, et quand ma grand-mère ouvrait la bouche c'était toujours pour évoquer les terreurs de l'enfer et les tourments du purgatoire, sujets sur lesquels mes connaissances étaient si rudimentaires que j'étais bien incapable de lui donner la réplique.

– Mais je connais beaucoup de mots en langue allemande ou en suédois, et même en latin!

Et, comme je désirais du plus profond de mon cœur montrer mon savoir à dame Pirjo, qui était la première personne à s'adresser à moi avec gentillesse, je me mis à débiter tous les mots étrangers que j'avais retenus pour une raison ou pour une autre: des mots glanés dans les boutiques, à l'église, au cours de réunions de compagnons ou encore sur le port, comme par exemple: *salve, pater, benedictus, male spiritus, pax vobiscum, haltsmaul, arsch, donnerwetter, sangdieu et heliga kristus*. Quand, à bout de souffle, je repris haleine, dame Pirjo se bouchait les oreilles avec les mains. Mais je ne me décourageai point pour autant et poursuivis mon discours en lui affirmant que je connaissais également les lettres et pouvais écrire mon nom. Comme elle ne voulait pas me croire, je pris un bout de bois et traçai de mon mieux sur le sol MIKAËL. Alors dame Pirjo qui, elle, ne savait pas lire, me demanda qui m'avait enseigné.

– Personne! répondis-je, et j'ajoutai que j'étais sûr de pouvoir apprendre très vite pour peu que quelqu'un me montrât comment faire.

La nuit était venue tandis que nous causions et l'ombre se faisait plus épaisse. Dame Pirjo me conduisit à l'intérieur de sa demeure, alluma une chandelle, puis se pencha sur moi et

pressa la blessure de ma tête entre ses doigts rêches. Elle m'expliqua qu'elle m'avait cousu le cuir chevelu avec du fil et une aiguille mais que la plaie s'était infectée. Elle allait donc la nettoyer, avant de la bander, après l'avoir recouverte de toiles d'araignées et de moisissures. Enfin elle me donna à souper et me permit de partager sa couche.

C'est ainsi que ma vie commença chez dame Pirjo. Je me rendais utile en ramassant pour elle des fientes de coqs noirs, ou des crins de queue de cheval ou encore de la laine d'encolure de bélier que je cherchais dans les troupeaux des bourgeois; je repérais les endroits où poussaient des herbes médicinales et l'aidais à les cueillir au temps de la nouvelle lune. Mais, ce qui compte pour moi par-dessus tout, c'est qu'elle demanda au père Pierre de m'apprendre à lire et à écrire, et qu'il m'enseigna également l'art de résoudre maintes questions de calcul domestique à l'aide d'un rosaire.

On eût dit que ma blessure à la tête avait complètement transformé ma vie et mon caractère. Et cette transformation subsista, même après ma guérison, quand les cheveux eurent caché la cicatrice; je ne perdis rien de ma vivacité, de ma curiosité ni de ma rapidité à apprendre, laissant dans l'oubli l'enfant timoré qui, autrefois, n'osait ouvrir la bouche en présence d'un inconnu. Il faut dire que dame Pirjo ne porta jamais la main sur moi et ne chercha à aucun moment de me faire peur; elle me traitait fort bien, au contraire, et montrait un grand respect devant mes connaissances. L'étude, qui pour nombre d'enfants n'est qu'une corvée grosse de coups de fouet et de grincements de dents, était pour moi un jeu qui ne m'apportait que de la joie. Plus j'apprenais, plus j'avais soif d'apprendre! Je ne saurais dire cependant ce qui me fut le plus profitable, des histoires édifiantes du père Pierre ou de l'enseignement de dame Pirjo, lorsque, par les claires nuits d'hiver, elle me parlait des étoiles, ou quand, serrant ma main dans la sienne, elle m'emmenait par une fraîche soirée d'été promener dans les bois ou le long des ruisseaux, et m'expliquait quelles herbes convenaient le mieux pour guérir telle

ou telle maladie. Dame Pirjo était en effet une guérisseuse réputée et elle vivait en bonne intelligence avec le clergé et les frères du monastère.

Dans le commencement, le père Pierre avait pris mon éducation à la légère, mais, lorsqu'il s'avisa des grands progrès que j'avais faits au cours d'un seul hiver, bien qu'il ne vînt à la cabane de dame Pirjo qu'une ou deux fois par semaine entre ses heures de prière et qu'il y passât presque tout son temps à boire et à manger, il se mit en devoir de parler sérieusement avec ma protectrice. Car mieux valait à son avis me faire entrer au monastère ou à l'école de la cathédrale dans la classe du père Martinus, afin que je puisse étudier grammaire, rhétorique et dialectique selon les règles.

– Au nom de la Vierge et de tous ses saints! s'exclama-t-il en essuyant d'un revers de sa manche noire sa bouche dégoulinante de graisse. Si j'avais un fils comme Mikaël – ce qu'à Dieu ne plaise! – je l'enverrais sans plus tarder sur les bancs de l'école, car je suis convaincu que cet enfant fera plus tard l'orgueil de l'Église. Il peut devenir chanoine ou même évêque! Songez qu'il connaît déjà par cœur son Pater Noster et son Ave et qu'il sait compter en latin jusqu'au chiffre vingt! Je n'en sais guère moi-même davantage!

A ces mots, il avala une gorgée de vin dont il loua les qualités rafraîchissantes et revigorantes.

– Mais père Pierre, rétorqua dame Pirjo, vous oubliez que Mikaël est un pauvre orphelin de basse extraction! L'Église ne prend guère à son service des enfants de prostituées! Quelle joie pourrait donc lui apporter tout son savoir si entrer dans les ordres lui demeure interdit?

– A votre place, j'utiliserais de préférence le mot plus savant et plus convenable de «bâtard», observa le père. C'est un mot qui évoque aussitôt à l'esprit une origine élevée, et ceux qui l'entendront essaieront de rappeler à leur mémoire les noms de tous les nobles peigneurs qui ont fait un séjour à Åbo au cours de ces dernières années. Il est évident que si vous dites au père Martinus que le garçon n'est qu'un vul-

gaire enfant du hasard, il sera sur-le-champ convaincu que le père de Mikaël était marin ou homme d'armes ou peut-être encore conducteur de bœufs, et il vous rira au nez de votre demande!

– Voulez-vous dire qu'il faudrait que je mente au sujet de sa naissance?

– Trêve de sottises! coupa-t-il avec dédain. *Pro primo*, les traits finement dessinés de l'enfant, sa chevelure soyeuse, la petitesse de ses mains et de ses pieds, pour ne point mentionner son intelligence ni ses connaissances ni sa bonne conduite, sont autant de preuves de son haut lignage. *Pro secundo*, ce mot, à quelque classe que l'on appartienne dans la société, fait référence à la même chose: le fruit d'un acte coupable, *fructus inbonestis et turpis*, sans préjudice de ceux qui l'ont commis.

Je portai la main à ma tête pour toucher mes cheveux, qui étaient particulièrement raides; mes mains n'étaient point douces, pas même propres et, tout confus, je me frottai la jambe du bout de mon pied sale.

– Croyez-moi, poursuivit le père d'un ton persuasif, tout en levant sa chope, croyez-moi, noble et pieuse dame Pirjo, allez voir le magister Martinus et parlez avec lui! Si par la même occasion vous pouviez lui apporter une belle pièce d'étoffe, assez longue pour tailler une tunique par exemple, et si vous en enveloppiez un bon jambon bien gras tout en faisant discrètement tinter quelques monnaies d'argent, il prêterait, j'en suis sûr, une oreille attentive à votre requête, aussi incongrue qu'elle puisse vous paraître; il faudrait alors que vous murmuriez délicatement: «L'enfant est un bâtard...» et vous verriez aussitôt sa curiosité s'éveiller. Puis montrez-vous inébranlable, dites que vous avez fait le terrible serment de ne jamais prononcer un seul mot sur cette affaire, et magister Martinus donnera plus d'attention au cas de Mikaël qu'à celui des autres élèves – tandis que le jambon et les thalers parleront en sa faveur.

Le discours du père Pierre plongea dame Pirjo dans un

abîme de réflexions, et j'avoue qu'il trouva même un écho douloureux dans mon propre esprit. Ce soir-là, mon hôtesse demeura plus longtemps qu'à l'accoutumée le menton appuyé sur sa rude paume et les yeux fixés sur moi, se parlant à elle-même. Je crois que le père Pierre avait réussi à la convaincre que j'étais un bâtard véritable.

Du fait que j'en étais le benjamin, ma vie à l'école de la cathédrale était plus dure que ce qu'elle eût pu être. Mes condisciples, en effet, pour la plupart des jeunes gens à la barbe naissante, avaient une conduite honteuse qui révélait plus grand amour des vanités et abominations de ce monde que des déclinaisons latines. Le magister Martinus et ses assistants disposaient pour tout matériel d'enseignement d'une verge de bouleau ramollie dans de la saumure, et il m'arriva maintes fois de penser qu'ils faisaient erreur quant à la partie du corps la plus apte à apprendre. Je dois reconnaître cependant que les règles de grammaire que l'on nous a imprimées sur le postérieur restent plus profondément gravées dans nos mémoires! Plus nous étudions, plus nous éprouvions d'attachement à l'égard de cette lugubre école dont les murs épais ensevelissaient notre jeunesse. Nous nous promettions avec solennité les uns aux autres de ne rien épargner à nos successeurs quand viendrait notre tour, et lorsqu'en construisant nos propres phrases latines nous sentions les règles grammaticales, ces règles que nous avions rabâchées, se presser telles des esclaves au service de notre pensée, en vérité nos cœurs se gonflaient de bonheur.

La réunion ecclésiastique la plus importante à laquelle il me fut donné d'assister ces années-là, fut la solennelle exhumation des os de saint Hemming. J'étais alors à l'école depuis quatre ans et allais bientôt commencer les cours de dialectique en compagnie de quelques camarades, dont plusieurs auraient eu une belle barbe si les élèves n'eussent été tenus de se raser.

Je dois avouer ne m'être guère senti particulièrement

solennel lorsque, après avoir soulevé les dalles de la cathédrale au moyen de barres de fer, nous nous mîmes en devoir d'extraire les os sacrés, car une horrible puanteur due à la corruption envahit l'église malgré les épais nuages d'encens et d'oliban répandus autour de nous. Je m'étais récemment distingué en célébrant en vers le séjour terrestre et les miracles de l'évêque Hemming, et c'est ce qui m'avait valu l'insigne honneur de déterrer ses restes. Nous en trouvâmes en grand nombre et, tout en les lavant et en les débarrassant de leurs impuretés, nous eûmes soudain l'impression, au milieu des cantiques que les prêtres chantaient, d'être emplis d'une force merveilleuse et réconfortante, un peu comme si nous eussions bu du vin ou reçu le Saint-Esprit. Nous avions les joues incendiées, les yeux brillants et, tout à coup, parvint jusques à nous la fragrance d'un céleste baume; cette impression se fit particulièrement intense lorsque nous prîmes entre nos mains le crâne brun où quelques dents cassées tenaient encore accrochées à la mâchoire. Nous passions les os un à un à l'évêque Arvid et aux dignitaires de sa suite qui, après les avoir oints d'huile sainte, les déposaient dans un sarcophage neuf. D'un geste brusque et sans réplique, le révérend nous fit comprendre qu'il y avait suffisamment d'ossements, et j'espère que l'on ne considérera point comme un péché le fait que je me sois alors emparé d'une vertèbre et d'une dent en supplément que je glissai dans ma poche.

Peu avant le jour de la cérémonie, nous avons été chargés en vue de la fête d'attraper des colombes et des pinsons vivants. Si nous avons été prévenus l'hiver précédent, nous aurions pu préparer des pièges pour des jaseurs ou des bouvreuils qui auraient été, à mon avis, plus décoratifs. Hélas! ces oiseaux ne se chassent point en été.

Dans la cathédrale, on avait disposé des guirlandes, des couronnes, des écus, et des scènes de la vie du saint homme dessinées sur des banderoles éclairées par-derrière. L'intérieur de la nef était illuminé par des milliers de cierges et par plus d'une centaine de lampes. Tout d'abord on souleva les

dalles, puis on déposa dans un reliquaire doré les os sacrés enveloppés dans des étoffes précieuses. Tandis qu'une procession solennelle transportait les reliques tout autour de la nef, devant les fidèles à genoux, les enfants dont je faisais partie jetaient des poignées d'étope enflammée remplies de poudre à travers un trou de la voûte. Les fidèles, croyant à un incendie, poussèrent à ce moment sacré des cris de terreur; je me suis d'ailleurs souvent demandé, depuis, comment le feu n'avait point pris à l'édifice tout entier quand ses combles en étaient si sales et ses poutres si sèches et que les corneilles ne cessaient de voleter en croassant au-dessus de nos têtes.

Ensuite, nous lâchâmes un à un les pinsons et les colombes, qui tournoyèrent en volant sous le toit, tandis que nous jetions des fleurs et du pain consacré sur les ouailles afin de les inciter à se montrer généreuses. Du reste, les offrandes recueillies remboursèrent largement la cathédrale des frais engagés à l'occasion de cette fête, si bien que l'on put dire que saint Hemming avait payé son passage avec libéralité. A vrai dire, tout le monde se retira satisfait et dame Pirjo elle-même reconnut de bonne grâce avoir reçu, en échange de son argent, son content de beauté et d'édification spirituelle. On vit un vieil infirme jeter ses béquilles après avoir baisé le reliquaire et, les jambes guéries, partir en courant; une pensionnaire de la maison du Saint-Esprit, muette depuis de longues années, recouvra la parole; toutefois, comme elle se révéla par la suite singulièrement bavarde, certains considérèrent cet événement plutôt comme une disgrâce que comme une bénédiction.

J'ai fait ce récit afin que l'on sache que mes années d'école ne furent point seulement lourdes d'angoisse et de terreurs, mais qu'elles me donnèrent également l'occasion de vivre certaines expériences spirituelles de la plus haute élévation.

Du fait de mon jeune âge et grâce à la bonté de dame Pirjo, je n'avais point à gaspiller mes jours de vacances comme les autres écoliers, obligés de vagabonder de paroisse

en paroisse afin de mendier leur pain et l'argent nécessaire à leurs études. Ma protectrice m'assurait le gîte et le couvert, le feu et la lumière, et alla même jusqu'à m'acheter un livre, si bien que je fus le premier étudiant de dialectique à en posséder. Elle me donna la permission d'écrire sur la page de garde: MIKAËL BAST: KARVAJALKA, et la date A. D. MDXV. J'ajoutai en dessous une énergique malédiction en latin à l'intention de celui qui volerait mon livre ou le vendrait à mon insu. Dame Pirjo l'avait obtenu bon marché, et les noms inscrits sur la couverture ainsi que l'usure des pages prouvaient nettement qu'il était passé en de nombreuses mains; cependant, ce volume constitua durant des années mon trésor le plus précieux! Il avait pour titre *Ars Moriendi*, ce qui signifie l' «Art de Mourir»; tout le monde, dès lors, comprendra la nature de cet ouvrage encore lu de nos jours et qui sans doute ne cessera de l'être, car il constitue un guide précieux pour franchir les portes de la mort et pour la vie future.

Je n'arrivai pas à saisir la raison qui poussait dame Pirjo à me témoigner une si grande bienveillance et à se lancer dans des frais pareils en mon honneur – bien qu'à vrai dire cette question ne vînt jamais troubler mon esprit et que j'acceptasse tout, aussi naturellement qu'elle-même me le donnait. Peut-être se comportait-elle ainsi à mon égard parce que, vivant en marge de la société en raison de sa famille et de son activité secrète, elle avait fini par se lasser de la seule compagnie de son chien et de son porc.

Tout au long des vacances, elle m'emmenait avec elle et m'enseignait maintes choses utiles; de mon côté, il m'arrivait de lui lire certains passages de mon livre en les lui expliquant: elle disait alors que les idées contenues dans cet ouvrage, bien que parfaitement évidentes à toute personne douée de bon sens, paraissaient bien plus saisissantes exprimées en latin.

Au printemps, à l'époque où l'on mène les troupeaux au pâturage, les personnes prudentes accouraient toutes chez

dame Pirjo, après que le père Pierre, pour sa part, avait fait ce qui était en son pouvoir pour assurer aux bêtes une bonne santé. Nul n'ignorait, en effet, que si ma mère adoptive manquait à jeter son bon œil sur les animaux, les vaches maigrieraient, les veaux viendraient mort-nés, les agneaux se rompraient les pattes et les chevaux iraient s'égarer dans les marais: bien assez de témoins dignes de foi pouvaient le confirmer! Et donc dame Pirjo recevait une sorte de taxe pour le bien-être des troupeaux appartenant aux familles aisées.

Parmi les visiteurs qui avaient accoutumé de venir à la maison, mon attention fut très vite attirée par maître Laurentius auquel, par les glaciales soirées d'hiver, elle offrait du vin chaud épicé. Il portait parfois des provisions dans un sac de cuir tout taché, mais je ne parvins jamais à voir ce qu'il y avait d'autre à l'intérieur. Sa veste de cuir était pleine d'éclaboussures et il arborait un air mélancolique qui ne le quittait jamais. Dame Pirjo l'appelait «maître» et je ne me préoccupais guère de savoir en quel art, jusques au jour où je le vis à l'œuvre pour la première fois. Il ne se présentait jamais avant le crépuscule, se retirait à la nuit déjà noire et je ne le rencontrai pas une seule fois en ville bien qu'il fût sans doute, à en juger par la cordiale estime que dame Pirjo lui manifestait, un des citoyens les plus distingués d'Åbo.

Leur amitié était si vive que j'en vins à considérer maître Laurentius comme un soupirant fidèle n'ayant point encore perdu espoir, malgré les déclarations maintes fois réitérées par dame Pirjo de rester célibataire jusques à la fin de ses jours, et je voyais dans le fait qu'elle lui servît le vin en une coupe d'argent, un signe des plus sûrs. Personnellement, je n'avais rien contre lui car il se montrait toujours fort amical et je le jugeais un homme solide, plein de sérieux, aimant à deviser au sujet de la mort et à écouter les conseils que mon livre donnait pour se préparer à abandonner le monde d'ici-bas.

Un matin de printemps, au temps où les bouleaux bourgeonnent et la campagne reverdit, le magister Martinus nous

donna congé afin de nous permettre d'assister à la pendaison de deux pirates récemment capturés; sans doute jugeait-il ce spectacle édifiant hautement profitable pour de jeunes cervelles. La nuit, maître Laurentius vint chez nous et, comme de coutume, dame Pirjo lui offrit le vin dans sa coupe d'argent. J'avais déjà eu l'occasion de le saluer après l'exécution – sous les yeux ahuris de mes compagnons – et en me revoyant à présent, il se frottait les mains d'un air embarrassé tout en évitant mon regard.

Timidement, je lui dis que jamais je n'aurais imaginé que la vie puisse quitter le corps d'un homme avec autant de rapidité et de facilité. Il crut que je lui faisais compliment de sa compétence, et me répondit:

– Tu es un brave garçon, Mikaël! Tu ne ressembles guère aux jeunes de ton âge qui, dès qu'ils me voient, s'enfuient à toutes jambes pour se cacher et me jeter des pierres! D'ailleurs, à cet égard, leurs parents ne valent guère mieux! Quand je rentre dans la taverne, l'atmosphère change aussitôt et je dois m'asseoir tout seul à une table. La vie d'un bourreau est une vie solitaire et, de coutume, cet office se transmet de père en fils comme dans ma famille. Dis-moi franchement, Mikaël, as-tu peur de me toucher?

Et il me tendit la main. Je la pris sans crainte et la gardai serrée quelques instants en le regardant dans les yeux.

– Tu es un brave garçon, Mikaël! répéta-t-il avec un profond soupir. Si tu ne réussissais aussi brillamment à l'école, je te prendrais bien comme apprenti car je n'ai pas de fils. Le bourreau exerce le métier le plus important du monde. Devant lui, princes et rois doivent plier le genou. Sans lui, les juges sont impuissants et leurs sentences demeurent lettre morte. Aussi gagne-t-il bien sa vie, et comme l'humaine nature est incorrigible et le crime éternel, un exécuter de justice, même en temps de paix, a l'assurance de vivre correctement. Et au cours d'époques troublées, on a vu nombre de bourreaux faire fortune: l'art de la politique est pour nous une véritable bénédiction!

Il but une gorgée de vin puis garda le silence, comme honteux d'avoir été si bavard, mais je le priai de me parler encore et, après avoir demandé la permission à dame Pirjo, il reprit:

– Un bourreau chevronné doit savoir, avant tout, gagner la confiance de ses clients. Son travail, dès qu'il s'agit de ces derniers, est tout à fait comparable à celui du prêtre ou du médecin. Tu as pu voir aujourd'hui avec quelle fermeté mes deux amis ont de leur plein gré monté les marches. Quand on doit traîner un client par force, ou qu'il crie et hurle devant la foule pour obtenir miséricorde ou clamer son innocence, la faute en incombe à l'exécuteur. Le grand art consiste à amener son client à affronter la mort en sage, rempli d'humilité chrétienne et convaincu que la vie n'est que vanité et qu'une mort rapide et indolore est le plus beau cadeau que le monde puisse lui offrir.

Un silence s'installa entre nous avant que je ne me risque à exprimer les sombres pensées qui s'étaient agitées dans ma tête tandis que je contemplais les pieds des deux malheureux suppliciés dansant leur ultime danse sur la potence.

– Maître Laurentius, j'ai vu un homme mourir de vos mains expertes d'une manière si rapide et si calme que je commence à me demander si, en fin de compte, il existe quelque chose au-delà de la mort.

Il se signa avec dévotion avant de me répondre:

– Ce sont là paroles impies que je ne veux point entendre! Qui suis-je donc, pauvre de moi, pour chercher des preuves de ce qui ne peut être prouvé?

Mais sa voix manquait de conviction et quand je l'eus à nouveau supplié de me donner une réponse, il dit:

– Tu as deviné juste, Mikaël! Moi qui suis un serviteur de la mort, j'ai agité bien souvent ces questions dans ma tête et j'en suis arrivé à tel point que je ne parle plus à mes clients ni de félicité ni de vie éternelle! Je laisse tout ce fatras aux prêtres! Lorsqu'un homme terrorisé à l'idée de la damnation me supplie, l'âme en peine, de lui dire ce que je sais de la mort,

je l'invite à s'imaginer qu'après une nuit glacée d'hiver, une nuit où il aurait marché et marché dans les ténèbres, il arrive dans une maison chauffée et va enfin pouvoir se reposer sur une couche moelleuse; il va pouvoir dormir d'un profond sommeil sans craindre qu'un coup frappé à la porte ne vienne le réveiller, ni que nul ne le mande à nouveau dans les froides ténèbres de la nuit. Telle est ma réponse! Et si c'est là un grand péché, qu'il me soit pardonné en récompense de la paix qu'il a apportée à tant d'hommes dont la foi était vacillante!

Je savais maître Laurentius dans l'erreur et n'ignorais point qu'il exprimait là, quoique de manière ingénue, une véritable hérésie, mais en dépit de tout, sa chimère m'apporta une particulière consolation; souvent ma mère se présentait à moi, et en mon cœur je souffrais pour elle... Alors mon âme puisa un grand réconfort à l'idée qu'en se jetant à l'eau, en se tuant, elle s'était libérée à jamais de la honte de sa vie humiliée, pour tomber dans un sommeil sans fin d'où nul ne pourrait la réveiller.

De pareilles réflexions marquaient bien la fin de mon innocence d'enfant, et annonçaient que le démon travaillait déjà à préparer les pièges qui me mèneraient à ma perte. Ma voix elle-même, qui avait commencé à muer, m'écartait à présent de ma place dans le chœur, et les changements qui s'opéraient en mon corps faisaient l'unique objet de mes préoccupations.

Une nuit de samedi, dame Pirjo m'examina avec attention après m'avoir lavé dans la maison des bains, et, de retour à la maison, s'adressa à moi avec gravité.

– Mikaël, me dit-elle, il vaut mieux désormais que tu te laves les cheveux et le dos, toi-même, et il n'est plus convenable que tu partages ma couche, car cela pourrait t'induire en tentation. Tu vas donc avoir un lit pour toi seul et en outre, il te faudra dorénavant porter des vêtements d'homme, d'homme que tu ne tarderas pas à devenir.

Ces mots emplirent mon âme de tristesse, mais je savais

qu'elle avait raison, comme je savais aussi pourquoi, durant les nuits de printemps, elle soupirait parfois si profondément en dormant.

Il m'était déjà arrivé de réfléchir sur les relations entre homme et femme et je ne conservais plus aucun doute à ce sujet; à l'école, mes grossiers compagnons n'avaient point l'habitude de mâcher leurs mots et le rouge de la honte me montait au front à les écouter vanter leurs exploits. Si je m'étais fait une haute idée de l'amour, je ne ressentis plus le moindre désir de le chercher quand je découvris à quel point de bestialité et de bassesse son côté physique se trouve réduit.

Et cependant mon esprit était plein de pensées troublantes! Quand les nuits devenaient plus courtes et plus claires et que je cherchais en vain le sommeil sur ma couche, j'allais me promener aux alentours de la cité, respirant le parfum des groseilliers, l'oreille attentive au hululement du hibou et aux cris des canards dans les roseaux. Je désirais ardemment un ami véritable mais ne trouvais personne, parmi mes condisciples, à qui confier mes pensées intimes. C'est la raison pour laquelle le père Pierre devint mon confident; la confession dès lors prit une grande place dans ma vie, même si mes questions angoissées ne recevaient pas toujours une réponse.

Certes, le père Pierre n'était point sans défauts, mais il les tempérait avec une humilité toute chrétienne et possédait surtout une grande sagesse. Un jour, dame Pirjo m'appela, après avoir tenu une longue conversation avec lui.

— Tu m'as souvent demandé la permission de courir le pays pendant les vacances à l'instar des autres jeunes gens, me dit-elle. Mais en ces temps d'impiété, tu n'en retirerais que blessures dans ton corps et dans ton esprit. Comme il est temps, toutefois, que tu commences à participer aux frais de ton entretien, le père Pierre et moi-même avons décidé que tu irais, durant ces longues vacances, travailler chez un fabricant de canons allemand qui vient d'arriver dans cette ville.

«Il recherche un assistant sérieux et honnête qui sache lire, pour l'aider à moudre la poudre et à bouillir le salpêtre.

A ce point de son discours, elle fondit en larmes.

– Ce n'est point que je le souhaite, non, je préférerais toujours te protéger dans ma main comme un petit oiseau, mais le père Pierre pense qu'il n'est plus séant de continuer à vivre seul ainsi avec une femme sans mari, loin de la compagnie et de l'enseignement des hommes. Mais reste, je t'en prie, à l'écart de la fabrication de la poudre et fais bien attention! Tu viendras à la maison chaque samedi et je te donnerai des provisions... Je t'assure que je ne t'aurais jamais permis d'étudier un métier aussi dangereux si ce maître, dont le nom m'écorche la langue, n'avait promis de bien te payer. Et puis, le père Pierre pense qu'il ne faut pas élever un garçon de ton âge dans du coton!

Maître Schwarzschwanz avait embarqué cette année en Allemagne dès que la navigation avait repris pour venir se mettre au service du gouverneur du château. Il avait signé un contrat rempli de clauses portant sur la fonte des canons, le perfectionnement de la fabrication de la poudre et l'installation de chaudières pour le traitement du salpêtre. Plus d'un à Åbo crut voir dans la venue de cet homme le présage d'une prochaine époque de troubles. Maître Schwarzschwanz, dont les yeux noirs brillaient au milieu d'un visage au teint basané, était un homme de petite taille avec de larges épaules. Il aboyait littéralement ses ordres, comme si ses coups de gueule devaient aider les garçons de la fabrique à le comprendre plus facilement. Quand il se fut assuré que je connaissais sa langue et savais écrire, il renvoya l'ivrogne qu'il avait jusqu'alors, faute de mieux, employé comme commis et m'ouvrit son cœur. Il couvrait d'injures le gouverneur et le bourgmestre et vouait toute cette nation stupide aux pires flammes de l'enfer pour l'avoir attiré par de fausses promesses. Il arrachait son bonnet, le jetait par terre et le foulait aux pieds pour donner plus de poids à ses vociférations. Je n'avais jamais vu un homme si terrible. Bouche bée, je le

contemplais et, les yeux hors de la tête, tâchais avec application de fixer dans ma mémoire les extraordinaires jurements et malédictions dont le grand voyageur qu'il était possédait un répertoire inépuisable.

J'avais craint qu'il ne fût un maître d'une extrême dureté, mais lorsqu'il se rendit compte que j'étais un employé ponctuel et digne de confiance, il se montra plus bienveillant et me traita avec amabilité, sans jamais crier après moi, même si j'avais commis quelque erreur. Il vit que je faisais de mon mieux pour le satisfaire et alla même jusques à reconnaître que j'apprenais rapidement les rudiments de son art.

La vieille fabrique se trouvait à une certaine distance de la cité, au bord de la rivière dont l'eau nous était nécessaire à la fois pour humidifier la poudre et pour éteindre le feu en cas d'explosion. Maître Schwarzschanz, fort d'une prudence acquise au cours de sa longue expérience, moulait séparément le soufre, le salpêtre et le charbon entre des disques de bois. Nous n'avions pas à préparer nous-mêmes le charbon, que nous pouvions acheter à d'habiles artisans; ils en fabriquaient de si bonne qualité que mon maître affirmait n'en avoir jamais eu de meilleur; il préférait le charbon de bouleau qui donne une telle puissance à la poudre qu'il suffit ensuite de mélanger une très faible quantité de salpêtre et de soufre, matières toutes deux fort onéreuses.

En ce temps-là, maître Schwarzschanz cherchait à définir les proportions exactes des divers ingrédients et ne s'en tenait point aux évaluations habituelles pour utiliser le charbon. Pour mesurer, il se servait d'une baguette munie d'un fil à plomb mobile sous lequel il faisait brûler des mélanges de poudre de poids égal, observant la hauteur à laquelle il était rejeté par l'explosion. J'étais chargé de noter les différentes proportions et leurs résultats, jusques à ce qu'il pût déterminer les plus efficaces.

Après plusieurs jours d'essais, un vent propice se mit à souffler avec constance de l'ouest. Nous mélangeâmes alors les quantités requises de soufre, salpêtre et charbon dans un

cylindre tournant que mon maître relia ensuite au moulin, avant de recommander à l'assistant de le faire tourner régulièrement. Se signant enfin avec dévotion, il me dit:

– Partons, Mikaël!

Tandis que nous nous promenions dans les prés fleuris sans jamais quitter des yeux la fabrique, il m'expliqua que la plupart des experts avaient un vent de prédilection pour faire le mélange de la poudre; les uns prétendaient que celui du nord donnait de la force, les autres préféraient le vent du sud, et il y en avait pour choisir celui du sud-est.

– Superstition à peine bonne à impressionner les novices en la matière! Jamais des compagnons chevronnés ne s'y feront prendre! Tant que le moulin tourne avec régularité, qu'il ne chauffe pas, que ses crapaudines sont abondamment graissées et qu'il n'y a nul risque d'étincelles, le vent peut bien souffler d'où il veut!

Quand le maître jugea d'après la hauteur du soleil que le temps nécessaire s'était écoulé, il hurla à l'assistant de fixer les ailes qui cessèrent à l'instant de tourner; nous allâmes alors inspecter le mélange. Le maître en prit une poignée, la sentit, la goûta, et se déclara satisfait. A l'aide de pelles en bois, les ouvriers étendirent la poudre sur des planches lisses pour l'humecter, la presser et la passer au crible. Maître Schwarzschwanz n'utilisait que de l'eau pour humidifier la poudre, bien que le château lui eût fait tenir à cette fin plusieurs gallons d'une coûteuse eau-de-vie.

– L'eau-de-vie a son utilité par temps humide, ou en hiver, ou encore quand on doit utiliser la poudre tout de suite parce qu'elle s'évapore nettement plus vite que l'eau, me confia-t-il. Mais ça, c'est un secret du métier. Pour chaque cent cinquante litrons de poudre, j'exige du château deux litrons d'eau-de-vie et le gouverneur, que le diable l'emporte, n'a pas à savoir l'usage que j'en fais!

Tout en parlant, il fabriquait avec la poudre des sortes de fines galettes et enseignait aux apprentis comment les passer au crible: il faut que les grains aient un certain calibre, les

plus petits ne pouvant servir qu'aux armes de faible portée. Puis il ordonna de mettre la poudre à sécher sur des planches inclinées bien exposées au soleil et à l'abri du vent. Enfin, on la versa dans de petits barils dont on enfonçait le couvercle à coups de massue de bois. Il était rigoureusement interdit aux poudriers de porter sur eux le moindre objet de métal et ils devaient chausser des sandales de cuir souple ou d'écorce de bouleau.

La poudre à canon fut alors soumise aux vérifications coutumières, et les artilleurs grisonnants du château reconnurent sa qualité exceptionnelle: elle n'avait pas une once de poussière, sa granulation était parfaite. On procéda ensuite aux exercices pratiques en présence du gouverneur, et mon bon maître démontra qu'il suffisait de tirer trois coups d'un canon royal pour couler une chaloupe dans la rivière. En fait, il dut se contenter de tirer une cible à terre située à une distance équivalente, car les boulets de canon revenaient à un tel prix que l'on devait les récupérer pour les réutiliser après l'exercice. Un seul incident vint troubler ces manœuvres: au moment où nous nous servîmes de la bombarde, un boulet de pierre aussi gros qu'un tonneau alla frapper contre un rocher et éclata malgré son cerclage de fer.

— Seul un pays retardataire comme celui-ci utilise encore des boulets de pierre, proféra mon maître d'une voix pleine de mépris. Un boulet de canon digne de ce nom est lisse et parfaitement rond, ce que l'on ne peut obtenir que par la fonte, la fonte qui les rend moins onéreux et plus finis. Ce n'est qu'en les fondant qu'on obtient des boulets tous du même calibre et du même poids! Mais, personnellement, je ne suis point versé en cet art qui reste l'apanage des artisans fondeurs, et il nous faudra donc continuer à forger nos projectiles.

Le gouverneur, qui habituellement écoutait sans broncher les propos de l'Allemand, répliqua cette fois d'un ton indigné:

— La pierre a été assez bonne pour nos pères et les pères

de nos pères! Nous ne sommes pas un pays riche et sans doute Dieu a-t-il voulu remplacer le métal par la pierre et une main-d'œuvre bon marché!

Après le départ du gouverneur, maître Schwarzschwanz jeta son bonnet par terre, le foula aux pieds et blasphéma au point de tirer quelques sourires entendus des artilleurs les plus endurcis.

– Par la sangdieu! finit-il par dire après s'être un peu calmé. Je ne suis pas d'accord avec le gouverneur qui veut que je lui fasse des canons de fer! Mais pour fabriquer des canons de bronze, il me faudrait du cuivre et de l'étain et j'ai bien peur que ni lui ni le pays tout entier ne soient capables de m'en fournir! Sache pourtant qu'une nation qui ne peut réunir ces matériaux, alors que ses clochers sont pleins de cloches et les armoires de ses bourgeois pleines de vaisselle, n'a plus qu'à disparaître!

Redevenu sérieux, il m'avoua, tandis que nous cheminions ensemble pour regagner notre logis, qu'il devait réellement faire face à une grande difficulté; pour lui, un canon de bronze valait dix canons de fer parce que, même fissuré, il continue à servir; le bronze est en effet un alliage résistant qui ne risque jamais de voler en mille éclats.

– Seuls les imbéciles ou les fous se contentent de canons de fer! renchérit-il. Les artilleurs aguerris n'en veulent à aucun prix! Mais je me trouve personnellement devant un grave dilemme: d'une part, je me suis engagé à fournir une artillerie à la forteresse, d'autre part, je ne sais fondre que le bronze, pas le fer! De toute façon je me refuse à prendre la responsabilité des blessures et de la mort d'innocents obligés de servir des pièces de fer!

Je lui rappelai que l'on trouvait en Finlande de très habiles forgerons qu'il pourrait initier à l'art de fabriquer des canons. Il objecta, en se grattant l'oreille, que même s'il avait assisté à ladite fabrication, il lui serait difficile de l'expliquer à un autre. Il paraissait vraiment plongé dans une grande perplexité, mais, quand il eut bu une ou deux chopes de bière, il

reprit courage et se mit à penser à la possibilité de louer une forge et les services d'un maître forgeron qui enseignerait aux autres, au fur et à mesure qu'il apprendrait lui-même les nouvelles méthodes.

J'ai tenu à raconter en détail ces événements parce qu'ils ont été plus tard à l'origine d'un incident qui devait, dans une large mesure, influencer le cours de mon existence.

Tandis que maître Schwarzschwanz était tout à l'installation de la forge, mes vacances prirent fin et je me vis dans l'obligation de retourner à l'école. Mais j'avais pris l'habitude de l'indépendance, et même les subtilités de la dialectique me parurent dès lors avoir un goût de renfermé. Le magister Martinus me jugea suffisamment avancé pour me confier un poste d'assistant; ma tâche consistait à inculquer les rudiments de grammaire latine aux nouveaux élèves; ainsi le magister se comportait-il exactement comme un maître compagnon qui délègue à ses apprentis le travail rébarbatif et se réserve de le peaufiner au dernier moment. Il ne venait plus que le matin, à midi et le soir, et distribuait avec impartialité les châtiments à tous les élèves, du plus jeune au plus âgé. Je m'efforçais pour ma part de les consoler, leur disais avoir subi les mêmes épreuves, et leur expliquais que si le bain chaud de la science brûlait leur peau au sens propre du mot, il apportait aussi en récompense maintes connaissances et de bons emplois; j'ajoutais que la graisse d'ours était en tout cas, de tous les onguents, le consolateur le plus efficace.

Le magister Martinus me dissuada d'étudier le bréviaire puisque ma naissance ne me permettrait jamais d'entrer dans les ordres. Je remplis désormais avec amertume mes fonctions d'assistant bénévole, qui me rappelaient sans cesse que jamais je ne troquerais mes braies mal ajustées pour la toge de l'étudiant. Les fruits défendus sont toujours les plus doux et je ne pouvais concevoir plus grande joie que celle d'être admis dans l'ordre sacré de la prêtrise au sein de notre mère l'Église.

Un jour que, plongé dans une réflexion de ce genre, je

déambulais dans la rue sans souci de ce qui m'entourait, je fus brusquement tiré de mes pensées par un terrible mugissement et des cris aigus de détresse qui me firent sursauter. Des gens qui fuyaient, en proie à la panique, me bousculèrent et je tombai par terre. J'eus à peine le temps de me relever quand je vis fondre sur moi, tel un éclair, un taureau furieux qui me saisit entre ses cornes et, d'un mouvement brusque de sa nuque puissante, me projeta en l'air à hauteur des toits. Retombé au sol, j'aperçus un morceau de mes culottes accroché au bout d'une corne de l'animal; la corde qui l'avait attaché pendait à son cou, la bande d'étoffe qui avait servi à l'aveugler était en pièces, il soufflait et beuglait en soulevant la poussière devant lui et grattait la terre en menaçant de m'encorner à la place même où j'étais tombé. Je crus ma dernière heure arrivée! La terreur me paralysait à tel point que je ne sentais aucune douleur ni n'étais capable de bégayer la plus petite prière pour sauver mon âme. Ce fut alors qu'un robuste paysan se planta devant le taureau, le prit calmement par les cornes et le renversa à terre. Puis, tournant le dos à la bête qui lançait des ruades et des beuglements encore plus rageurs, il me demanda:

– Es-tu blessé?

Alors seulement je pris conscience de mon mal. Tout mon corps fut saisi d'un tremblement, et une prière d'action de grâces pour avoir conservé la vie me monta aux lèvres. Pendant ce temps, d'autres personnes entouraient l'animal, lui liaient les pattes et rajustaient son bandeau sur les yeux; le valet qui le menait chez le boucher ne cessait de répéter que son taureau était la bête la plus tranquille et pacifique que l'on ait jamais vue et que je devais sûrement l'avoir excité; à ma grande joie, cet homme s'agita avec tant de violence qu'il se déboîta l'épaule, mettant ainsi brusquement fin à sa litanie de stupidités; en échange, il commença à se lamenter, disant que la cité d'Åbo était possédée du démon et que jamais, au grand jamais, il n'aurait dû amener son brave taureau dans pareil endroit.

Je regardai avec intérêt mon sauveteur qu'il me fallait à présent remercier pour son intervention. Il avait une bonne tête de plus que moi et des yeux gris quelque peu somnolents, me sembla-t-il. Il portait des sandales et un havresac d'écorce de bouleau et, à en juger par sa vêtue en loques, ne devait pas rouler sur l'or.

– Tu es assez fort pour renverser un taureau à mains nues et je dois te remercier pour m'avoir sauvé d'une mort certaine!

– Ce n'est rien! répondit-il avec gêne.

Je sentis le sang couler le long de ma poitrine et une douleur aiguë me laboura les côtes. Un étourdissement m'obligea à prendre appui contre le mur.

– Où vas-tu? lui demandai-je.

– Où le vent me pousse! rétorqua-t-il comme s'il trouvait ma question indiscrete et superflue.

Sans me décourager pour autant, je le priai de m'accompagner chez dame Pirjo, car mes jambes pouvaient à peine me porter.

Au moment où j'étais à terre sous le mufle du taureau écumant, il n'y avait guère, j'aurais allégrement fait don à l'Église de tout ce que je possédais si quelqu'un venait à mon secours. A présent, je me félicitais de la violence du coup qui m'avait étourdi avant de me laisser le temps de prononcer le moindre vœu imprudent. Et tandis que d'un pas mal assuré, je me dirigeais vers la maison, aidé par ce jeune paysan, et suivi d'un petit groupe effrayé et rempli de compassion, je me proposais d'offrir à mon sauveur mon poignard au fourreau monté en argent et les thalers que j'avais économisés sur mes gages de l'été. Mais arrivé à la cabane de dame Pirjo, je me gourmandais déjà moi-même pour pareille extravagance et pensais que trois monnaies d'argent suffiraient amplement à récompenser un garçon qui n'avait eu que très rarement l'occasion de tenir dans sa main une vraie pièce, si tant est même qu'il l'eût jamais eue!

Dame Pirjo versa de douloureuses larmes en voyant l'état

lamentable dans lequel je me trouvais et en apprenant ce qui était arrivé. Elle me devêtit comme si j'étais redevenu un petit enfant et me frictionna avec ses onguents. Un examen approfondi lui révéla que j'avais deux côtes cassées; elle me banda alors la poitrine, si étroitement que je ne respirais qu'à grand peine, et m'allongea elle-même dans sa propre couche. Pendant ce temps, le paysan, confortablement installé sur le seuil, mâchonnait un quignon de pain dur et un morceau de mouton salé qu'il avait tirés de son havresac. Les enfants, venus à notre suite, restaient serrés en groupe, à le contempler, les doigts dans le nez et se frottant la jambe du bout du pied. Dame Pirjo les chassa avant d'inviter mon sauveteur à entrer.

– Quel est ton nom? Le nom de ton père? D'où viens-tu? Que fais-tu? Où vas-tu? Qu'est-ce qui t'a incité à te porter au secours de Michaël? demanda-t-elle.

Le jeune homme avait, semblait-il, un esprit plutôt lent.

– Quoi? dit-il en se grattant l'oreille.

Puis, ses idées devenant plus claires, il répondit qu'il s'appelait Antti Karlsson de la paroisse de Letala. Il était venu à la ville pour apprendre le métier de forgeron; à vrai dire, il avait eu la malchance de casser l'enclume du maître de son propre village et, dans sa colère, cet homme l'avait chassé de sa forge.

– Comment as-tu pu casser une enclume? lui demandai-je avec étonnement.

– Le forgeron, m'expliqua-t-il, son honnête regard gris fixé sur moi, m'a mis la masse entre les mains en m'ordonnant de frapper. J'ai obéi. Alors il a dit «Frappe plus fort!» et j'ai frappé plus fort. Mais quand il a répété son: «Plus fort! Plus fort!» j'ai pris le plus grand marteau et j'ai cassé le bec de l'enclume.

Dame Pirjo l'observa un instant, l'air dubitatif, avant de dire:

– Ma cabane s'est affaissée par là, tu vois, et comme le sol est en pente, quand je lave par terre, l'eau va dans ce coin et

pourrait les madriers. J'ai toujours eu l'intention de l'arranger. Pourrais-tu soulever la cabane de ce côté pendant que je mettrais dessous une ou deux pierres?

– Volontiers! dit Antti.

Ils sortirent ensemble et j'entendis, peu après, un sinistre craquement tandis que mon lit était secoué comme au milieu d'une mer en furie. Dame Pirjo hurla d'une voix angoissée:

– Tu vas démolir la maison, espèce de brute! Ça suffit! Ça suffit!

A leur retour, Antti avait une respiration normale. Dame Pirjo s'assit, le menton appuyé sur sa main, et parut se plonger dans la contemplation du garçon.

– Dis-moi, mon pauvre ami, es-tu bien de la tête? finit-elle par demander.

Après quelques instants de réflexion, Antti répondit:

– Je suis peut-être un peu lent mais ne fais jamais le mal exprès. Je ne voulais point démolir ta cabane, mais je n'arrive pas à maîtriser ma force, voilà mon drame! C'est même la raison pour laquelle j'ai quitté ma maison ainsi que la forge!

Je le priai de nous parler de son foyer et de sa famille.

– Je viens d'une région pauvre et d'une famille de pauvres. Mon père et ma mère n'ont rien... rien si ce n'est des enfants, un chaque année quand ce n'est pas deux à la fois! Il y avait dix-huit bouches à nourrir chez nous, et je ne suis pas sûr que ma mère se souvenait du nom de tous parce qu'elle a commencé à perdre la mémoire en même temps que ses dents. Moi, je leur étais d'une grande utilité bien sûr, je suis capable de tirer n'importe quelle charrette! Mais quand je m'y attelais de tout mon cœur, mon père avait ensuite tant de travail pour réparer les dégâts que cela le mettait dans des rages noires... Il disait qu'un cheval lui reviendrait moins cher! Et c'est vrai que je mangeais comme un cheval quand j'en accomplissais les travaux et mon père ne pouvait le permettre: il n'y a même pas un croûton de pain en trop chez des pauvres, vous savez!

Il essuya une larme au coin de son œil avant de poursuivre:

— Je me demande pourquoi c'est à moi que cela arrive... pourquoi on m'a donné plus de force qu'il n'en est besoin dans un petit village. Mon père et ma mère sont tous les deux maigrichons, et quand je jouais avec mes frères à la lutte à la jarretière, moi, j'arrivais à les soulever de terre tous les dix à la fois, à condition que la barre ne cède point! On raconte à la maison que mon grand-père était si fort, qu'armé de sa seule hache il ne craignait pas de saisir un ours à bras-le-corps; l'un d'eux d'ailleurs l'embrassa jusqu'à l'étouffer! Mon père pensait qu'il valait mieux pour moi me faire soldat, mais je n'en suis pas du tout sûr parce que j'ai une peur bleue des bagarres et des grossièretés. Quand je suis parti, ma mère m'a donné la moitié d'une miche de pain et m'a conseillé d'apprendre le métier de forgeron. J'essaye de faire ce qu'elle m'a dit, cependant comment y parvenir dans cette grande cité où je ne vais peut-être même pas gagner de quoi me nourrir?

A ces mots, il éclata en sanglots désespérés, bien qu'il ne fût plus un enfant, et nous raconta, en bégayant à travers ses larmes, comment il avait quitté son foyer.

— J'avais tant de peine à abandonner ces lieux si familiers que je suis resté un long moment sur le seuil, les yeux tournés vers l'intérieur, avant de pouvoir me décider à prendre la route. En chemin, j'ai eu la malchance de tomber nez à nez avec un ours; l'animal s'est dressé sur ses pattes de derrière, prêt à l'attaque. Je n'étais guère rassuré mais je me suis souvenu de mon aïeul, et pensant que j'étais seul au monde, j'ai jugé que mieux valait pour moi mourir dans ces énormes bras puisque, de toute façon, je n'apportais que désagréments à ma propre famille. J'avais donc l'intention de lutter dans un corps à corps loyal avec l'ours; or il m'assena un tel coup sur le visage que je me suis retrouvé par terre, la tête bourdonnant comme si un nid de guêpes logeait à l'intérieur. J'en suis marqué à jamais, regardez! Alors, moi qui suis d'un

naturel tranquille, j'ai perdu mon calme, j'ai attrapé sa patte pleine de griffes et l'ai tordue jusqu'à ce qu'il grogne de douleur et s'enfuie sur le chemin. Je l'ai suivi, en grognant encore plus fort que lui dans ma colère; il a grimpé sur un arbre pour m'échapper, j'ai secoué le tronc, il est tombé et je lui ai enfoncé le crâne à coups de pierre. Ensuite je suis retourné au village, la peau de l'ours sur l'épaule, et j'ai commencé à travailler à la forge. Malheureusement, le maître n'a point tardé à me mettre à la porte et me voilà à présent ici!

A la fin de son récit, une fois qu'il eut séché ses larmes, dame Pirjo s'écria:

– Est-ce que par hasard tu nous raconterais des histoires, Antti Karlsson?

Il la regarda, ses yeux ronds remplis d'étonnement.

– Pourquoi mentirais-je sur un sujet pareil? D'autant que c'était un bel ours mâle et que j'ai gardé sa queue! On dit que les sorciers en donnent un bon prix parce qu'elle leur sert, paraît-il, à faire toutes sortes de tours de magie noire!

Il sortit l'appendice de son havresac. Je n'en avais jamais vu auparavant et me sentais intéressé, mais dame Pirjo me devança et, le lui arrachant des doigts, lui dit:

– Je te paierai le prix que tu voudras comme n'importe qui! C'est excellent pour fabriquer des philtres d'amour et on ne sait jamais quand on peut en avoir besoin!

– Je vous en fais cadeau, noble dame! coupa Antti. En échange, vous me donnerez des conseils, j'en ai grand besoin, croyez-moi!

– Que la Vierge et ses saints me préservent de profiter de ta naïveté! protesta dame Pirjo avec véhémence. Nous sommes tes débiteurs! C'est saint Nicolas en personne qui a dû t'envoyer au secours de Mikaël au moment où il courait un danger, et cela signifie que vos vies doivent rester liées. Tu dormiras ici cette nuit et je te donnerai nourriture et vêtements jusques à ce que nous ayons examiné la meilleure manière de vous entraider, Mikaël et toi.

– Il n'y a rien à examiner! m'exclamai-je. Maître

Schwarzschwanz a engagé un forgeron qui cherche des aides; il n'est point nécessaire qu'ils soient très aguerris puisque le forgeron lui-même doit apprendre l'art de forger des canons sous la direction de mon maître.

Et ce fut ainsi que la destinée d'Antti Karlsson se trouva désormais liée à la mienne.

Cet incident eut lieu en l'an de grâce 1517 qui fut, lorsque à présent j'y songe, la dernière année de bonheur que connut ce monde, et la plus heureuse de ma vie. Pourtant, la graine empoisonnée qui allait apporter la ruine à l'humanité avait déjà été semée, et ce fut chez dame Pirjo une conversation entre maître Laurentius et le père Pierre qui constitua pour moi le premier signe avant-coureur de ce qui allait se passer.

Le père Pierre parlait ainsi:

– Les états de Suède ont déposé notre révérend archevêque Gustav Trolle de son siège. Jamais notre royaume n'avait été témoin d'une chose pareille et je tremble à l'idée de ce que le Saint-Père de Rome en dira.

– Point n'est besoin de se creuser la tête à ce sujet! reprit maître Laurentius en se frottant les mains avec satisfaction. Il jettera l'interdit sur le royaume: plus de baptêmes, plus de sacrements, plus de mariages et les églises resteront fermées. On l'a déjà vu pour des offenses de moindre gravité.

Je me joignis alors à la conversation:

– Loin de moi la pensée de défendre un acte impie, mais j'ai entendu des personnes autorisées prétendre que Sa Grâce l'archevêque était un partisan déclaré de l'Union² et, par conséquent, un ennemi de la patrie. Nous avons conclu avec le csar une paix durable scellée d'un baiser sur la croix. Le Danemark ne constitue-t-il point, dès lors, l'unique danger qui nous menace? Et nous savons tous que ce danger se trouve déjà à notre porte puisque nous fabriquons de la poudre et forgeons des canons, ce dont je puis témoigner personnellement, ayant travaillé d'arrache-pied, du chant du coq

² Union de Kalamar. Voir la note en fin de volume (N.d.T.).

TABLE

11	MIKAËL BAST KARVAJALKA
48	TENTATION
82	LA DOCTE UNIVERSITÉ
136	LA MOISSON
190	BARBARA
244	BÛCHER SUR LA PLACE DU MARCHÉ
309	LES DOUZE ARTICLES
376	LA BANNIÈRE DE L'ARC-EN-CIEL
440	L'EMPEREUR INGRAT
491	LE SAC DE ROME

VOUS AVEZ AIMÉ CE LIVRE ?

VOUS ALLEZ PARTICULIÈREMENT AIMER

L'ETRUSQUE

de Mika WALTARI

Si vous lisez ce livre dans un avion, il vous transportera à Delphes au V^e siècle, directement auprès de l'Oracle. Si vous le lisez dans un bus, vous vous retrouverez à bord d'un bateau de pirates sur la Méditerranée sentant la brise marine vous effleurer le visage. Si vous le lisez dans le métro, aussitôt vous vous envolerez pour visiter les esprits des forêts étrusques. Et si vous le lisez dans un fauteuil ou dans votre lit, alors là tout peut arriver car la puissance évocatrice de ce livre dépasse l'entendement...

Mika Waltari, l'auteur du célèbre « Sinhoué l'Egyptien » nous a en effet légué un chef d'oeuvre immortel, « Turms l'Etrusque », un roman encore plus puissant et encore plus mystérieux que Sinhoué et qui nous emmène avec un bonheur inégalé dans le monde fascinant de l'Antiquité.

Au V^e siècle, Lars Turms fait le point sur sa vie en compagnie de son Ange gardien, et découvre qu'il n'attend qu'une seule chose : mourir pour épouser cet Ange qui se trouve être du sexe faible et dont la beauté dépasse toutes les beautés terrestres.